

LES BATTAGES (début du XXème siècle)

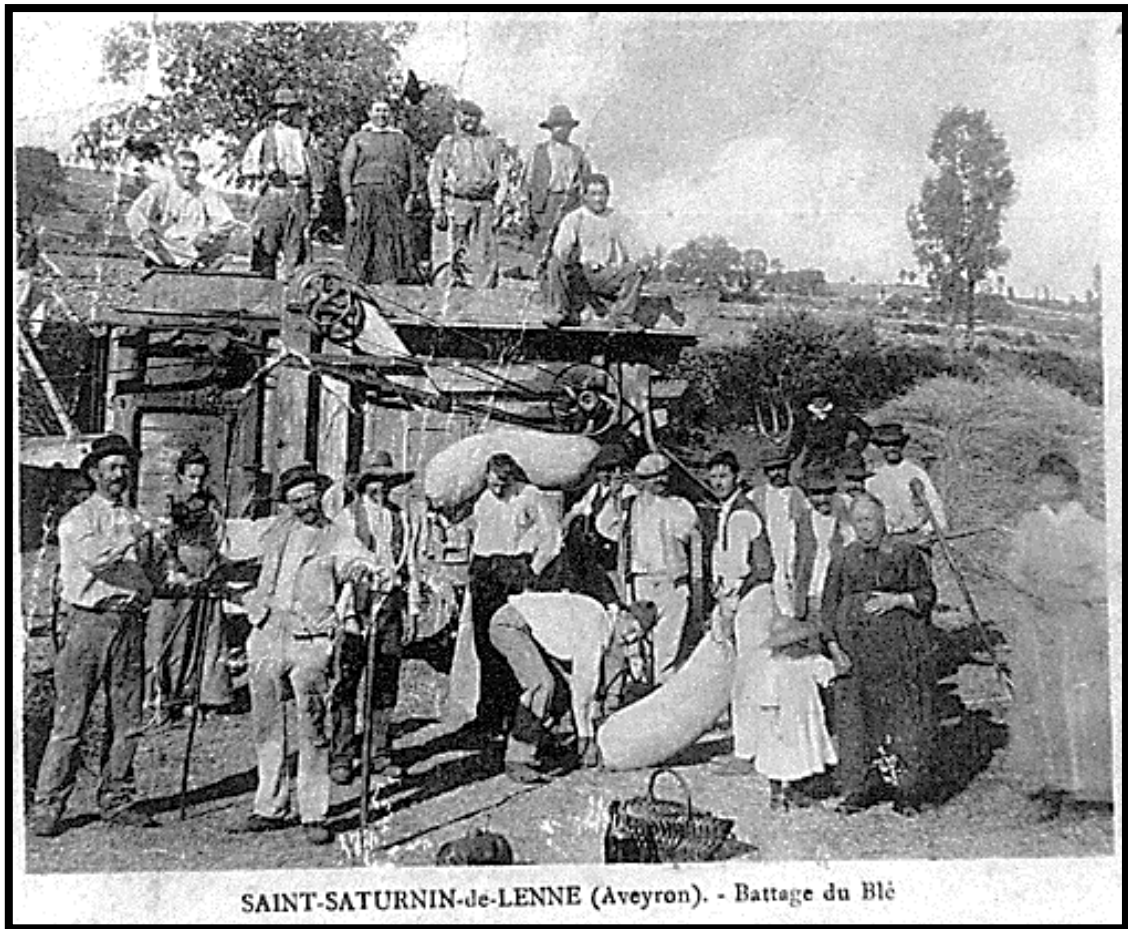


Photo des battages à Saint-Saturnin-de-Lenne vers 1900. Collection Lucette LACROIX. (Photo donnée à M. COSTES Joseph par Mme JOUVEAU).

Petit fils de paysan et fils d'un père qui, à un moment de sa vie, vers les années 50, fut entrepreneur de battage, j'ai pu suivre l'évolution du matériel agricole.

A l'époque de la photo, la fenaison et les moissons se faisaient à la faux. Le battage se pratiquait à l'aide d'une batteuse entraînée par une locomobile. Ces deux matériels extrêmement lourds devaient être déplacés à l'aide d'un attelage d'une ou deux paires de bœufs. Les paysans aidaient au charroi de ce matériel.

On évitait donc au maximum les déplacements en choisissant une aire de battage suffisamment vaste et facile d'accès. Le chemin y conduisant ne devait pas être trop escarpé et le terrain devait être plat et le plus horizontal possible car, pour bien fonctionner, la batteuse devait être installée parfaitement de niveau. On pouvait donc y regrouper les gerbiers ou « plounjous » de plusieurs petits paysans. Seules, les grosses exploitations où le battage nécessitait une ou deux journées avaient leur propre aire.

La construction du gerbier nécessitait un bon savoir-faire. Les gerbes y étaient installées une à une en pente vers l'extérieur, les épis se trouvant à l'intérieur, ils étaient abrités en cas de pluie, l'eau ruisselant seulement sur le pourtour.

Après la guerre de 39-45, la mécanisation arrive dans les fermes : d'abord la faucheuse, puis la moissonneuse lieuse toutes deux tirées par deux chevaux ou une paire de bœufs. Il fallait tout de même « faire le passage de la machine » tout autour du champ à la faux.

Le matériel de battage évolue lui aussi.

Vers les années 50, la batteuse est actionnée par un moteur électrique, fixé sur le tablier de la machine, il est muni d'un variateur d'intensité. Un câble électrique, assurant l'alimentation du moteur est branché sur le réseau aérien par des perches.

Mon père, entrepreneur possédait deux batteuses. L'une pour le battage du blé, orge, avoine et l'autre pour le battage du trèfle.



Pour être autonome et pour suivre la progression du matériel, il fit l'acquisition d'un tracteur de marque anglaise, un « Field Marshall » et aussi, pour être plus compétitif- car il y avait d'autres entreprises sur le secteur : Nègre, Visier, « Zig-Zag », Valette...- il ajouta une presse à fil de fer permettant d'embotter la paille sortant de la batteuse.

L'entrepreneur étant payé à l'heure de battage, mon père essayait, dans la mesure du possible, de terminer le dépiquage chez un client le samedi soir. Il avait donc tout le dimanche pour effectuer le déplacement du matériel et ainsi ne perdait pas de temps. Je devais donc aider à déplacer les machines.

Mon aide consistait à suivre, le plus souvent à pied, ce long convoi ; à prévenir mon père d'un véhicule s'engageant dans un dépassement ; à serrer ou à desserrer la manivelle du frein qui

actionnait des sabots frottant sur les roues arrières de la batteuse, en fonction de la pente de la route. Lorsque celle-ci était trop abrupte ou le chemin trop étroit, on devait caler, puis dételer et après avoir fait passer ce point délicat aux deux machines, atteler à nouveau et continuer.

Ces déplacements étaient plus ou moins longs en fonction de la distance à parcourir pour arriver chez le nouveau client ; courts, si on restait dans le village ; importants, s'il fallait se rendre dans un autre village : St Martin, Pierrefiche, Buzeins, Combelongue, La Resse, Canet d'Olt, Marijolet....

Bien souvent, les voies d'accès étaient étroites et ne permettaient pas d'amener ensemble les deux machines. Il fallait dételer, placer les machines l'une après l'autre, les aligner, mettre la batteuse à niveau et aligner le tracteur. Ensuite, on s'occupait de l'entretien du matériel : graissage et réparations diverses, afin que le lundi, au petit matin, lorsque toutes les courroies étaient en place, et après avoir bu le café à la ferme, on démarrait le tracteur, signal que la journée de battage commençait.

Une journée de battage

Pour assurer la bonne marche du battage, une équipe d'au moins une quinzaine d'hommes était nécessaire.

- 4 machinistes, 2 engrènent à tour de rôle la batteuse c'est-à-dire engagent à la main des poignées d'épis dans le batteur et 2 sont à la presse. J'ai eu le « privilège » d'occuper momentanément et pour des remplacements, tous ces postes aux machines.
- 2 ou 3 hommes sur le gerbier prennent les gerbes une à une avec la fourche pour les amener sur le plancher de la batteuse
- 1 homme sur la batteuse coupe les liens et défait les gerbes les préparant pour l'engreneur
- 3 hommes pour le transport des bottes sortant de la presse
- 3 ou 4 hommes, les porteurs, transportent les sacs de grains sur leur dos et vident le grain sur le plancher du grenier en plusieurs tas suivant la variété. Pour occuper ce poste il faut être fort et avoir l'habitude de porter les sacs de 80 à 90kg sur l'épaule. Souvent, occupaient ce poste, une équipe de jeunes hommes qui ne manquaient pas de « s'essayer » à montrer leur force en se lançant des défis augmentant le poids des sacs, voire à parier d'en transporter deux à la fois !!!!
- 1 homme à la balle (pellicules enveloppant le grain dans l'épi, séparées du grain et rejetées par la batteuse, source principale de la poussière du battage). La balle était utilisée comme litière des animaux.

Les machinistes mis à part, ces hommes sont, pour la plupart, les cultivateurs voisins venus aider. Ils iront tour à tour aider chacun d'entre eux dans leurs fermes (on se rend les journées de battage).

Chaque homme ayant acquis une bonne adresse dans une tâche au fil des années, occupera souvent le même poste de travail dans toutes les fermes. Le patron, chez lui, abandonne sa spécialité, donne des ordres et veille à la bonne marche de l'ensemble.

Dans la chaleur du mois d'août, le bruit infernal de la machine, et surtout dans la poussière dégagée par la batteuse, le travail est pénible mais l'ambiance est bonne.

Il n'y a pas de femmes autour de la batteuse, sauf pour servir à boire à la pause, ce qui apporte gaieté, favorise les plaisanteries, les rencontres et même parfois les mariages !

Les femmes, elles, préparent les repas pour toute cette équipe, car pour les battages on « met les petits plats dans les grands ». Il faut que rien ne manque, il y va de la réputation de la ferme et on ne veut pas se montrer pingre.

Le repas, surtout le soir, a tendance à se prolonger. On donne des nouvelles du pays, on parle des prix des denrées.... Parfois on raconte des histoires dans ce patois si savoureux et si expressif, on chante....

Les machinistes arrivent un peu en retard car il a fallu détendre les courroies, parfois les rouler, et, si le temps est menaçant bâcher la batteuse ainsi que le tracteur. De toute façon, ils mangent rapidement et ne s'attardent pas. Il faut prendre un peu de repos pour être d'attaque le lendemain.

L'arrivée d'un nouveau matériel, la moissonneuse batteuse, dans les années 60, a marqué la fin de ces journées de battage pénibles mais si conviviales où l'entraide était si présente.